

**CAHIERS
DU
CENTRE DE RECHERCHES SOCIOLOGIQUES**

**LES GESTIONS DU CORPS,
DU CORPS VU
AU CORPS CONSTRUIT**

**Cahier n° 8
Octobre 1988**

SOMMAIRE

Avant propos.....	p.1
L'homme anatomisé : notes sur une forme particulière de dualisme, par David LE BRETON.....	p.3
Le corps du médical : conditions et effets d'une réa- lisation par Pascale BOURRET.....	p.13
L'investissement du corps : aspects psycho-sociaux par Pierre TAP.....	p.23
Hygiène, esthétique et soins corporels : des prati- ques de construction aux morales de l'apparence corpo- relle par Michèle PAGES-DELON.....	p.39
Du corps "protégé" au corps "libre" : essai d'éclair- cissement des traitements du corps de la femme maro- caine au Hammam par Fatima AYAT.....	p.49
Les stéréotypes dans la perception du corps d'autrui par Marc Alain DESCAMPS.....	p.59
Effet de beauté et présentation de soi dans les écrits "libres" du XVIIIe siècle par Véronique NAHOUM-GRAPPE.....	p.69
Place du corps dans les contes Wolof par Gora MBODJ..	p.87
Transformation des techniques corporelles féminines : glissements et enjeux de modèles par Georges VIGARELLO.....	p.103
La maîtrise du corps féminin au XIXe siècle par Jean-Claude SANGOI.....	p.109
Pour une normalisation du corps ? Nouvelles pratiques contraceptives et savoirs du corps par Geneviève ESPIE	p.123
Habitus corporel et pratiques sportives. Essai d'approche biographique par Jean CAMY, Odile CHAIX, Claudine GUYOMARD.....	p.133
Modèles de pratiques physiques et espace de cor- poréité par Michel JAMET.....	p.143
De la notion de corps en sociologie de l'alimentation par François FIERRO.....	p.155
Notes brèves d'après Table-Ronde par Nicole RAMOGNINO	p.165

L'INVESTISSEMENT DU CORPS :
ASPECTS PSYCHO-SOCIAUX

Pierre TAP

Le terme de **corporéité**, évoque la prise en charge imagée et abstraite du corps. Ne risque-t-il pas, si l'on n'y prend garde, de masquer les pratiques, les émotions et les désirs corporels qu'il est censé couvrir et expliquer ? Il importe donc de s'intéresser à ce que Merleau-Ponty appelait la "corporéité vécue".

Certes le "langage du corps n'a rien de "naturel", ou plus exactement le naturel, la spontanéité du corps profond, ont été investis par la culture bien avant, et bien en deçà, des effets de conscience, des représentations ou des catégorisations sociales explicites. Mais cela signifie-t-il pour autant que l'individu est une marionnette sociale, un reflet mécaniquement déterminé de la culture dans laquelle il baigne ? A vrai dire l'emprise socio-culturelle n'est ni totale ni homogène, et l'individu est en mesure de trouver sa singularité, de se personnaliser à travers l'investissement et l'appropriation de son corps associés au jeu des régulations relationnelles, groupales et institutionnelles.

Dès la naissance l'enfant n'est pas seulement engagé dans le jeu des interactions verbalisées et des appropriations techniques. Il fait l'objet d'un apprentissage implicite des attitudes corporelles (regards, mimiques, postures) qui prépare et organise la socialité dans les infimes détails de la vie quotidienne, dans les relations intimes faisant intervenir le corps propre et/ou le corps d'autrui. Comme l'indique Pierre Bourdieu "l'ensemble des signes distinctifs qui constituent le corps perçu est le produit d'une fabrication proprement culturelle... le corps, dans ce qu'il a de plus naturel en apparence, c'est-à-dire dans les dimensions de sa conformation visible..., est un produit social", (1977).

Or les attitudes corporelles ont un rôle non négligeable dans l'instauration et le fonctionnement de l'habitus.

I. APPROPRIATION, GESTION ET INVESTISSEMENT DU CORPS

La culture devient une partie intégrante de l'individu par le jeu d'incorporation, par l'appropriation d'un art naturel, d'un mode habituel de se comporter ou de se tenir, par la façon dont l'individu canalise ses émotions, ses désirs, ses sensations, et les articule avec certaines significations véhiculées par le langage, avec les modes d'être, de croire et de penser. Dans cette trame culturo-corporelle s'interconstruisent les identités personnelle, corporelle et culturelle, le réseau d'images constitutives investies d'affects, de positions identificatoires ou amoureuses, d'oppositions agressives ou haineuses.

Ce réseau socio-affectif nous présente son versant conscient, sa proue et ses bannières, mais il cache dans les replis du non-conscient ou de l'inconscient, ce qui détermine ses investissements, génère ses conflits et oriente ses défenses, à travers

une histoire personnelle faite d'ancrages et de déprises, de blocages ou de relances, de crises ou de développements. Ce réseau ne peut se construire, au plan individuel comme au plan collectif, que par une appropriation éducative du corps, c'est-à-dire la transformation en actes, non pas encore de modèles ou d'instruments, mais d'incitations socio-affectives, impliquant l'investissement de la position d'autrui, le déplacement sur cette position, par **identification**, et la construction par intériorisation de schèmes sensori-moteurs et affectifs servant de référents à la relation elle-même. En d'autres termes l'appropriation du corps implique la présence initiatique d'autrui. Mais cette appropriation des attitudes réglées ne s'opère vraiment que dans la mesure où l'incitation éducative externe (ayant pour objectif l'intégration de l'enfant à la communauté), rencontre une tension interne, une motivation chez l'enfant lui-même qui, par là, veut devenir grand, s'affirmer, sortir de sa sujétion d'enfant, maîtriser son propre corps, sa propre action dans le jeu des relations interpersonnelles.

Plusieurs questions se posent ici d'emblée :

- a) Les modalités d'appropriation et d'investissement corporels sont-elles variables selon les cultures ? S'opposent-elles les unes aux autres à l'intérieur d'une même culture ? Le corps n'est-il pas le lieu et l'enjeu de conflits multiples intersystémiques et intrasystémiques, d'investissements contradictoires, personnalisants ou aliénants, positifs ou négatifs, constructifs et destructeurs, en adéquation ou en opposition avec les attentes des autres ou des groupes.
- b) Comment le sujet entre-t-il en possession de son propre corps ? Comment peut-il être maître de ses activités, être "bien dans sa peau", etc. ?
- c) A l'inverse comment s'opère la désappropriation du corps ? Comment est-elle vécue par les individus confrontés à des changements importants dans leurs modes de vie, leurs pratiques non seulement corporelles, mais aussi relationnelles et culturelles ?
- d) La référence au corps implique-t-elle l'apologie des conduites égoïstes, égocentriques et narcissiques ? Il est vrai que la plupart des idéologies religieuses, morales, politiques...incitent les individus à dépasser les pesanteurs corporelles et psychiques, les désirs et intérêts individuels trop égocentrés, en un mot de se libérer de la toute puissance des pulsions du Moi, pour accéder aux conduites et valeurs de la convivialité ou de l'abstinence, de l'adhésion à telle ou telle dynamique culturelle, de la coopération interpersonnelle et de l'intégration sociale. Mais l'apologie de la fonction intégrative risque de minimiser l'importance de la fonction assertive, c'est-à-dire de la tendance de tout individu à s'affirmer, à vouloir être libre d'agir et de choisir, à disposer de son corps et de ses capacités intellectuelles et motrices. De ce point de vue les attitudes et conceptions individuelles et collectives concernant le rapport de la personne et du corps, de la personne à son propre corps, sont particulièrement révélatrices des enjeux idéologiques et des paradoxes associés à l'interstructuration des personnes et des institutions socio-culturelles.

II. LE NARCISSISME : DU MYTHE A L'INVESTISSEMENT

La notion de narcissisme se réfère à un investissement amoureux de sa propre image (spéculaire); le mythe de Narcisse sur lequel s'appuie la notion, s'inscrit dans les mythes floraux, tels celui de Hyacinthe et celui d'Adonis, beaux adolescents voués à une mort précoce, avant d'avoir investi la vie.

Selon la version classique proposée par Ovide dans les **Métamorphoses**, Narcisse, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriopé, n'avait jamais pu, durant son enfance, contempler l'image spéculaire de son visage. Se fiant à l'oracle prononcé par Tirésias (selon lequel Narcisse vivrait longtemps pourvu qu'il ne vît jamais son propre visage), ses parents le "protégèrent", jusqu'à l'âge adulte, des images virtuelles réfléchies par des miroirs ou des surfaces réfléchissantes. Un jour Narcisse provoqua la colère des dieux pour avoir dédaigné l'amour de la nymphe Echo ; condamné à errer, poussé par la soif, il surprit son propre reflet dans l'eau d'une source, en tomba amoureux et se laissa mourir de langueur. Mais selon la version proposée par Pausanias, c'est pour se consoler de la mort de sa soeur jumelle qu'il adorait et dont le visage ressemblait au sien sur le mode de l'identité absolue que Narcisse passait son temps à se contempler dans l'eau d'une source; son propre visage lui rappelant les traits de la chère disparue. Ici l'image spéculaire cède partiellement la place à l'image gemellaire, et l'amour de soi à l'amour de l'autre. Mais aimer un alter-ego, n'est-ce pas encore s'aimer soi-même à travers l'autre ?

L'histoire de Narcisse (eau et images) est à comparer nécessairement avec celle de Echo (vent et sons). Celle-ci, nymphe de la montagne, avait offensé Héra par ses bavardages, en l'empêchant de surveiller les infidélités de Zeus, son royal époux. Pour la punir Héra lui ota la parole, lui laissant cependant la faculté de répéter les derniers mots prononcés par ses interlocuteurs. En proie à une passion "muette" et sans espoir pour Narcisse, épris lui-même de sa propre image, elle errait elle aussi, mais dans la montagne. D'après Longus, elle y rencontra le dieu Pan, qui chercha à la séduire. Furieux de son refus il frappa de folie les bergers d'alentour, qui la mirent en pièces, et jetèrent les morceaux de son corps aux quatre vents. Après sa mort Echo gardera cependant l'usage de sa voix, répétant en écho, depuis le royaume des morts, les derniers mots des humains criant dans la montagne.

On retiendra de cette "histoire" trois marqueurs symboliques :

- l'image spéculaire : image et amour de soi
- l'image gemellaire : images de soi et de l'autre confondues dans un amour-identificatoire réciproque,
- la parole de l'autre, enfin, que l'on porte comme un dernier moyen de communiquer lorsque l'on est soi-même privé de parole (de désir ?) et dispersé au vent, (dispersion interne ou externe).

Mais ces images et paroles sont aussi des pièges qui vous condamnent à

l'errance et à la mort (symbolique) de soi, en tant que personne. Le sujet s'enferme dans les images, ou bien est réduit à n'être que porte-parole de la demande ou du désir de l'autre, si l'action et l'organisation de conduites, ou plutôt d'actes personnels, ne lui donnent sens, direction et valeurs, dans un jeu complexe d'interactions avec les autres, dans les institutions. Notons cependant que, selon les psychanalystes, ces images et paroles interviennent dans les processus primaires d'émergence du Moi et du self. Ainsi, d'après Lacan l'image spéculaire serait à l'origine de la construction d'une image de soi fascinante, illusoire et leurrante, par les limitations de la toute-puissance qu'elle implique nécessairement. "Ce rapport érotique où l'individu se fixe à une image qui l'aliène lui-même, c'est l'énergie, c'est la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera le moi" (1). Toutefois selon Mélanie Klein et Françoise Dolto, entre autres, le narcissisme primaire est antérieur à l'image spéculaire. Selon M. Klein, avant d'être "un" l'enfant participe du fantasme de sa mère, en tant qu'objet de son désir ; avant d'exister comme "moi" l'enfant existe à travers le **désir et la demande de la mère**, qui désire que l'enfant demande. Selon F. Dolto ce sont les **mots de la mère**, c'est la parole de la mère, qui font exister l'enfant. Il entend la mère et y réagit en écho, avant de pouvoir l'imiter ou lui répondre vraiment. (2)

Pour Winnicott enfin c'est la relation à la mère et non la relation spéculaire qui institue le sujet. Mais le précurseur du miroir c'est le **visage de la mère**. C'est dans le regard de l'autre que l'enfant se découvre. C'est à travers un jeu inconscient, ou non conscient plutôt, d'identifications primaires réciproques que l'enfant peut instaurer et progressivement développer son moi. Le narcissisme primaire (toute-puissance du Moi idéal, avant la naissance du Moi) et l'identification primaire à la mère toute puissante, sont étroitement associés. Le **schéma corporel**, comme support fonctionnel et coordonnateur des activités sensori-motrices, est acquis précocément. Il n'en va pas de même de l'**image du corps**, comme conscience imageante impliquant un arrêt momentané des activités motrices, contemporaine du narcissisme secondaire (retour de la libido sur le moi après instauration des premières relations objectales) et acquise à travers les activités ludiques et relationnelles et non à partir des seules images spéculaires.

L'investissement n'intervient pas seulement en termes de gestion d'images mais plus fondamentalement en termes de gestion d'énergie.

III. LE NON-DESIR, LE DESINVESTISSEMENT ET LA DEPRESSION

Sans corps il n'y a personne (nobody), mais le corps suffit-il pour qu'il y ait quelqu'un (somebody) ? Pour une personne déprimée le corps peut être vécu comme coquille vide, comme un objet sans ressort, un moteur privé de sa source d'énergie. Ce vécu existentiel implique-t-il que le déprimé perde son identité et ne se reconnaisse plus comme une personne ? Que la dépression soit vécue comme un vide ou comme un trop-plein, elle tend à exacerber, à dynamiser la prise de conscience de l'importance des actes de personne et des aspirations personnalisantes. Elle accentue aussi le poids des conditions communautaires, sociales et culturelles impliquées dans leur expression autant que dans leur réalisation. Cette prise de conscience peut

accompagner un blocage ou un dépassement, une destructuration ou une restructuration, selon les sujets, les situations et les relations en jeu. Prenons un exemple littéraire, celui de Monsieur Voisin, le héros de **Gros Câlin**, roman d'Emile Ajar (1974). Monsieur Voisin, employé d'administration, célibataire, élève chez lui un serpent python de deux mètres vingt, dénommé Gros Câlin.

"J'ai entendu une fois mon chef de bureau dire à un collègue : **"c'est un homme avec personne dedans"**. J'en ai été mortifié pendant quinze jours. Même s'il ne parlait pas de moi, le fait que je m'étais senti désemparé par cette remarque prouve qu'elle mérite respect..."c'est un homme avec personne dedans"...je n'ai fait ni une ni deux, j'ai pris la photo de Gros Câlin que je porte dans mon portefeuille avec mes preuves d'existence, papiers d'identité et assurance tout-risques, et j'ai montré à mon chef de bureau qu'il y avait **"quelqu'un dedans"** justement, contrairement à ce qu'il disait.

- Oui, je sais, tout le monde ici en parle, fit-il. Peut-on vous demander, Cousin, pourquoi vous avez adopté un python et non une bête plus attachante ?

- Les pythons sont très attachants. Ils sont liants par nature. Ils s'enroulent" (op.cit.p. 13).

Le corps de cet Autre extérieur qu'est le python sert donc ici d'objet transitionnel, d'objet d'attachement, tout autant que d'image substitutive pour le Moi défaillant du "voisin". L'Autre extérieur, par identification-fusion et attachement-liant, s'introduit dans la demeure vide (qui dans ce cas est toujours une forteresse, cf. Bettelheim).

"Gros Câlin a commencé à faire sa première mue chez moi à peu près au moment où je me suis mis à prendre ces notes. Bien sûr, il n'est arrivé à rien, il est redevenu lui-même. La métamorphose est la plus belle chose qui me soit jamais arrivée" (op.cit.p.17).

Monsieur Voisin s'identifie donc à son python en mue, au moment où lui-même, comme tout déprimé, vit une mutation liée à un désinvestissement (ou un surinvestissement ?) narcissique. L'écriture est ici utilisée comme moyen de réaliser cette mutation.

"L'autre jour...je me suis pris moi-même dans mes bras et j'ai serré. J'ai refermé mes bras autour de moi-même et j'ai serré très fort, pour voir l'effet affectueux que ça fait, mais ça ne vaut pas Gros-Câlin. Lorsqu'on a besoin d'étreinte pour être comblé dans ses lacunes, autour des épaules surtout, et dans le creux des reins, et que vous prenez conscience des deux bras qui vous manquent, un python de deux mètres vingt fait merveille" (op.cit. p. 32).

Mais élever un python n'est pas socialement bien vu ! Les gens jament !

— Vous vivez seul ?

Là je me suis méfié...J'en ai eu des sueurs froides...Je ne savais pas du tout si les pythons étaient bien vus...cela voulait peut-être dire qu'on n'était pas content de son emploi...

— J'ai l'intention de fonder une famille, lui dis-je. Je voulais lui dire que j'allais me marier, mais il prit ça pour le python. Il me regardait curieusement et curieusement.

— C'est seulement en attendant...Je songe à me marier, c'était exact. J'ai l'intention d'épouser Mlle Dreyfus, une collègue de bureau qui travaille au même étage, en mini-jupe".

A vrai dire Mlle Dreyfus n'est pas informée de son intention et ne manifeste à son égard aucun sentiment semblable. Un jour elle ne reparait plus au bureau. En désespoir de cause Monsieur Voisin va chez les "bonnes putes" ...Il y retrouvera Mlle Dreyfus ! A l'amour platonique, et muet, fait place la compensation pythonique !

"Elle me serra très fort dans ses bras et me caressa, dans ce silence au goutte-à-goutte qui fait bien les choses. La tendresse a des secondes qui battent plus lentement que les autres...Je décidai de donner dès le lendemain Gros-Câlin au jardin zoologique...C'était vraiment quelqu'un d'autre, j'avais repris place. C'était le billet à destination avec contrat social et plein emploi" (p.206).

L'autre-python, substitut polymorphe, ne suffisait pas à rendre à Monsieur Voisin le désir et la capacité de communiquer. Seule la relation avec Mlle Dreyfus lui permet de restaurer le "contrat social", de s'intégrer socialement, de se restaurer comme personne, sans trop de lacunes. On notera que comme pour le rôle du python, celui de Mlle Dreyfus est socialement "mal vu".

La dépersonnalisation n'implique pas seulement une perte de pouvoir, de sens, de conscience ou d'autonomie ; il faudrait parler dans ce cas de dépersonnation. Elle met en question jusqu'à la représentation du corps, le corps comme sujet de l'expérience. Non pas altération du schéma corporel, mais trouble de la corporéité vécue, dépolarisation de l'intérêt pour le corps et baisse d'énergie. Mais la conscience corporelle ainsi mise à l'épreuve, n'évolue pas en dehors d'un réseau de significations sociales et culturelles, en dehors de l'histoire personnelle, orientée par la quête d'un destin et d'une liberté. Dans les termes symboliques évoqués ici, l'individu, pour se personnaliser, doit abandonner les objets transitionnels et accéder à l'espace transactionnel de la communication sociale et culturelle.

IV. LE CORPS COMME LIEU DE REPETITION ET REGLEMENT DE COMPTES

L'investissement corporel est en rapport étroit avec l'investissement socio-affectif, le jeu des identifications et des attachements. L'exemple d'Isabelle va nous permettre de saisir l'importance du passé, de l'histoire personnelle sur la gestion du corps propre chez Isabelle (17 ans) admise dans un centre d'accueil pour adolescentes enceintes. (Eléments de cas emprunté à Marie-Thérèse Pi-Sunyer).

1. La trace des origines et l'enfant de couleur :

"Je ressemble à une espagnole. Ma mère ne veut rien savoir de ses origines. Ma grand-mère est juive-italienne, mon grand-père était espagnol, de Murcia. Il venait d'une famille d'archiducs espagnols. Quand on disait à ma mère que j'étais métisse, elle criait "non, elle est bien française !".

C'est vrai que ma mère est marabout. Elle savait tout sur ma vie. Elle m'a dit que son père, qui était marabout, lui a mis le marabout en elle. Son père était d'origine noble espagnol, mais plus en arrière c'était gitan. Après c'est ma mère qui me le passera à moi, et à mon fils. C'est une transmission.

Un soir j'ai pris le train de 2 heures du matin pour Paris. J'y ai connu Sacco qui est noir, originaire du Mali. On a habité ensemble un an. On voulait un enfant, et quand on a eu la confirmation que j'étais enceinte, j'étais contente et tout. J'en ai parlé à mon copain qui m'a dit "tu as eu tort"; Sacco avait ses deux femmes ici en France, au foyer des émigrés et je ne le savais pas. Je lui ai dit à Sacco que je partais à cause de ça, et je ne l'ai plus revu. Je ne sais pas quelle sera la couleur de la peau de mon bébé. Ma peau est couleur miel, à cause de mon origine espagnole-juive. L'enfant va être bien métis. Sacco était très noir, mais il avait presque un visage de blanc, pas de gros traits. Il était assez grand.

Petite, on me disait que j'avais l'esprit de négresse, puisque j'aimais danser. Pour moi, avoir un enfant noir, c'est quelque chose de bien, que j'accepte. J'ai toujours été attirée par la couleur noire, même petite, j'ai demandé une poupée noire. J'étais pour les noirs comme une soeur, comme si je n'étais pas blanche. La couleur c'est un truc qui nous a toujours désunies, ma mère et moi. Les noirs sont toujours venus vers moi. Quand j'ai su que j'étais enceinte, j'ai pensé tout de suite à ma mère. J'étais contente, c'était la pire des vengeances, avec tout ce qu'elle m'avait fait. J'étais contente de pouvoir lui dire que j'attendais un métis. L'enfant est une vengeance. J'ai pensé : elle va mourir sur place quand elle le saura. Quand je lui ai dit, je voulais rigoler, mais je ne pouvais pas être si méchante".

Je veux faire naître l'enfant moi-même. C'est comme ça qu'on fait en Afrique. C'est fou toute la protection qu'on a ici, par rapport à l'Afrique, où les femmes accouchent toutes seules.

(Accouchement)

Isabelle est sereine au moment de l'expulsion, elle pousse avec beaucoup de force, des cris qui lui arrivent du fond de son corps accompagnent sa poussée. Quand la tête commence à sortir, elle touche le bébé, et elle dit en souriant "ah ! mon bébé !". Les épaules du bébé sont dégagées, et c'est Isabelle qui le sort et qui coupe le cordon. La première question d'Isabelle sera "est-ce que je me suis déchirée ?"

(Deux jours plus tard)

"C'est un petit singe...Elle a le nez et les yeux de son père. Tu as vu comment elle me bouffe ?".

(Un mois plus tard)

"Je suis fatiguée, je ne dors pas la nuit...tout ça à cause de cette négresse... Je me suis déchirée en allant aux toilettes, j'ai eu du sang. Se déchirer le derrière, c'est pire qu'au vagin.

"Ma mère m'a toujours dit qu'elle avait cessé de donner le sein à mon frère à cause des crevasses. Il prenait son sang. Moi, j'ai voulu résister au fait qu'elle prenait mon sang, pour continuer à lui donner le sein, et j'ai réussi".

2. La fuite et la drogue : sans laisser de trace .

Dans le cadre d'une fugue de 10 mois, Isabelle a vécu de façon marginale à Paris. Elle a continué à se droguer, hébergée par des gens de rencontre. Elle finit par accepter un travail sur les marchés, non déclaré, mais qui lui permet de trouver une aide morale auprès de ses employeurs, en plus d'une faible rémunération. Enceinte, seule dans Paris, sans soutien, sans aide et en mauvaise santé, elle décide de demander une nouvelle place au foyer d'où elle avait fugué. Elle arrive, épuisée, se plaignant de divers troubles : vertiges, souffrances aux reins, perte des cheveux, dents abîmées par l'acide, troubles de la vue. De plus elle est atteinte de syphilis.

"Je me suis droguée de 13 à 15 ans avec des poudres, mais pas avec des piqûres. Comme ça je n'avais aucune trace. J'avais deux personnalités : Isabelle droguée et Isabelle à l'école. J'ai été toxico depuis l'âge de 13 ans ; J'ai pris de l'héroïne, tout ce qui est chimique, en poudre. Je ne me suis jamais piquée pour ne pas me mettre en évidence. J'ai été dealer moi-même. J'ai vendu de la drogue puisqu'au foyer je n'avais pas d'argent pour m'acheter la dose. Entre 14-16 ans, c'était la grande période de la drogue pour moi. J'ai eu énormément d'argent qui passait par mes mains, que je manipulais. Un gramme par jour me coûtait 2000 francs. Je me suis rendue compte que je tuais des gens, et je suis partie de N. pour Paris. Je cachais tout au foyer. Les éducateurs ne sont pas des amis ; ils n'en savaient rien. Je réussissais, je travaillais bien à l'école. C'était le principal".

3. Un père absent et une mère provoquant traces, pertes et déchirures

Isabelle n'a aucune relation suivie avec sa famille. Sa mère, gravement malade, est trop préoccupée de sa propre santé pour aider sa fille, d'autant qu'elle doute de ses bonnes intentions.

"On mangeait mal à la maison ; on profitait de la cantine pour bien manger. A l'école j'étais toujours une bonne étudiante. Comme ma mère ne voulait pas que je fasse des études, je les ai faites pour la contrarier.

Chez nous on ne pleurait jamais. On savait que si on pleurait, on recevait une tarte. C'était à l'école où on profitait pour pleurnicher un peu.

De toute petite ma mère ne voulait pas que je tète. Après mes 7/8 mois elle m'a enlevé toutes les tétées et tétines et je prenais tout au verre et à la cuillère. Depuis que je suis toute petite, je refuse.

Un jour j'ai tout raconté pour la première fois, que ma mère me frappait toujours, avec un martinet, une ceinture. Ils ont eu tort de dire à ma mère tout ce que j'avais raconté, de la mettre en garde. Le soir, quand je suis rentrée de l'école, elle m'attendait vraiment. J'avais 13 ans. Elle m'a attachée à une chaise les jambes et les bras et elle a commencé à frapper partout. Les voisins m'ont entendu crier plus fort que d'habitude, ils ont appelé la police. J'avais des cheveux longs à l'espagnole, très beaux ; elle me les a coupés à 1/2 centimètre. J'ai toujours rêvé d'avoir la chose qui m'a le plus manquée : une famille".

Les remarques sur les privations alimentaires et les mauvais traitements physiques sont manifestement liés, dans l'esprit d'Isabelle, comme le montre le lapsus suivant :

"Il y a une fille qui m'a battue hier soir et qui m'a donné des coups dans le ventre. J'ai eu des piqûres pour ralentir les contractions. La fille est entrée dans ma chambre et je lui ai dit de sortir, elle m'a insultée et elle m'a tétée (lapsus), tapée.

Ma mère allait en boîte jusqu'à 5 heures du matin, et elle retournait avec des hommes chez nous. Finalement ce n'était plus chez nous, c'était plein de gens qui entraient et restaient là.

J'espère que ma mère va mourir avant la naissance de mon bébé. C'est bien qu'elle souffre et qu'elle connaisse aussi ce qu'est la souffrance.

Mon père était un PD, parce qu'il avait peur des femmes, et c'est sûr qu'il a eu peur de ma mère. Elle laisse une trace partout où elle passe, elle fait des blessures partout où elle va...

Ma mère m'a toujours dit : "je me suis déchirée avec vous (à l'accouchement), c'est à cause de cela que je ne vous aime pas."

Ma mère faisait des tentatives de suicide. Elle était amoureuse très vite, et après elle tombait des dépressions. Elle a fait en tout 7 tentatives de suicide. C'était toujours moi

qui m'occupait de tout... Un jour j'ai réfléchi : ou ma mère va bouffer ma vie ou il faudra que je lâche ma mère pour pouvoir faire ma propre vie. C'était la haine. C'était toujours moi qui devait prendre. Elle m'a dépersonnalisée. J'ai voulu couper cette haine, mais je n'ai pas pu... Maintenant, en étant mère, je cesse d'être fille, je gagne mon identité. Si elle voit mon enfant un jour, ça sera moi qui sera la mère, ça sera ou elle ou moi.

Le mariage de mes parents a été un mariage d'amour jusqu'au moment où ça s'est changé en mariage de mépris et de haine. Mon père est passé de Dieu à Diable. Il avait trop abusé. Mais ma mère n'a pas pu avoir de relations sexuelles satisfaisantes après mon père.

Peut-être que c'est par rapport à ma mère que je ne peux pas aimer quelqu'un. Mais l'enfant, c'est la preuve que l'on a aimé.

J'ai jamais assisté à un mariage. Je voudrais y assister pour voir comment c'est. Je rêve de ces grandes fêtes en famille, avec de grandes tables, où tout le monde est réuni. J'aimerais vivre dans une grande famille, avec beaucoup d'enfants, beaucoup de joie.

Mais moi, je ne suis pas faite pour avoir beaucoup d'enfants. La société ne l'est pas non plus.

Hier soir à la clinique. J'ai dit que je ne voulais pas qu'on me place le monitoring, ça me rappelle trop ma mère, quand elle m'attachait au lit. Elle ne voulait pas que je marche dans la nuit. C'est ce que j'ai fait pendant six mois, je marchais la nuit et aussi je me cachais dans l'armoire. C'était à mon retour de l'orphelinat, après que mes parents se sont divorcés. Je ne veux pas me sentir une autre fois attachée.

On a le regard qu'on se donne. Avec ma mère on se ressemble, mais on a un regard différent. Elle a voulu me faire à son image. Je lui ressemblais. Quand je suis partie, c'est son second moi qui partait. Elle croyait à l'évangile, elle voulait que moi aussi j'y crois. J'ai toujours refusé d'être comme elle, ça ne m'intéressait pas. Il y a une grande différence entre ma mère et moi. Je ne pouvais pas être sa soeur jumelle et elle ne comprenait pas ça. Pour ma mère, il faut faire un enfant à son image. L'enfant n'est pas une personne autonome...

Je voulais qu'elle me parle, mais jamais elle nous a répondu par la parole. Elle était tellement nerveuse, elle répondait en nous battant. Elle était égoïste. Pour elle j'ai du mépris, c'est tout. Par contre, si elle venait me voir je réagis mal ; elle a trop gâché ma vie. Elle nous a fait tellement de trucs forts. Une fois mon frère a fait caca dans les culottes, et elle lui a fait manger. Mon frère se rappellera de ça toute sa vie, et moi aussi. Ma mère n'aurait pas dû avoir des enfants. Je lui ai dit des fois : je n'ai pas demandé à venir au monde... Tout le monde a sa maman ici. Moi, je suis isolée, j'ai personne. C'est ça que je dis aux filles, c'est moi la plus isolée".

4. Je me suis faite moi-même : le démarquage.

"Il y avait quelque chose qui me manquait. Je n'avais plus le goût à rien. J'ai connu le marabout, les sciences occultes. J'ai téléphoné à la tribu, et ils m'ont dit "il te manque quelque chose dans ta vie". Ce qui me manquait c'était un enfant. Mon enfant sera métis, il connaîtra ses origines, je lui dirai tout. Il appartient à la vie, il ne m'appartient pas. Il y aura une différence avec ma mère, puisque ma mère me cachait. Je n'appartiens à personne, je ne suis pas une étiquette où on met un nom dessus, je préserve mon individualité.

Ma grand-mère me considère comme sa fille. Quand j'irai lui montrer mon enfant, je sais qu'elle me reconnaîtra comme sa fille. Quand cet enfant sera né ce sera fini entre ma mère et moi. J'aurai 18 ans : je serai majeure et j'aurai un enfant. C'est moi qui sera mère. Ma mère est jalouse de la relation entre ma grand-mère et moi.

Depuis quelques temps j'ai voulu répondre à la question de mon identité : qui je suis ? Au foyer on est considéré toutes pareilles. J'ai voulu me démarquer, en choisissant mes amies, mes relations, mon propre choix dans mes affaires. Si je n'avais pas eu les études j'aurais repris la drogue. Le BEP ne s'achète pas, ça se gagne. En plus, quand tu es enceinte, tu déprimes. On se laisse aller, on traîne, on a besoin de quelque chose pour se raccrocher. C'est pour ça que j'ai fait mon planning, pour avoir chaque jour ce que j'ai à faire. J'irai vivre là où je trouve un travail, en profitant de ce que j'ai fait toute seule. Je m'en suis sortie toute seule, c'est moi qui fera tout pour ma fille, je ne dois rien à personne... Mon futur c'est à moi de le faire, pour moi et pour Maïté, je ne veux rien savoir des gens qui ont troublé mon passé... Oui, c'est moi toute seule qui me suis faite".

V. PLACE ET FONCTION DU CORPS DANS LES IDEOLOGIES DE LA PERSONNE

1. Le corps comme microcosme et prison :

Dans les mythes et croyances religieuses bâtis sur le dualisme, le corps est souvent représenté comme un microcosme, tandis que l'âme, ou ses équivalents dans la comparaison des cultures, sert de médiateur avec le monde, les divinités, les "forces" ou Dieu. Cette conception intervient par exemple dans le tantrisme dont s'inspire la pratique du yoga. On la trouve aussi dans le manichéisme cathare, comme d'ailleurs au ce point chez Platon ou chez Plotin, le corps est une prison, et l'esprit doit aider l'âme à s'en libérer. L'homme doit se détacher de la matière, lieu de mélange, de dégradation et de désordre, par une ascèse rigoureuse (chasteté, non-procréation, refus de tuer), pour accéder à la perfection spirituelle. L'esprit, comparé à un oiseau, et l'âme à ses ailes, se donnent mutuel appui, éclairant le corps, le transfigurant pour assurer sa glorification. Le corps est ainsi considéré comme partie du monde dont il faut se détacher. Mais il peut à son tour être extrait du monde par transfiguration.

2. Le corps comme miroir de la psyché et forme porteuse d'énergie :

Les théories morphopsychologiques par exemple impliquent un certain parallélisme entre le physique et le psychique, le physiologique (tempérament) servant à médiatiser l'ensemble. Ce parallélisme en miroir va, chez les physiognomonistes jusqu'à associer une fonction psychologique, une émotion... à chaque muscle du visage. Déjà Descartes pensait que la glande pinéale était le siège de l'âme !

Comme le montre fort bien J. Le Camus (1984) le parallélisme a fonctionné pendant longtemps comme organisateur privilégié des théories et pratiques de la psychomotricité. Mais le rapport corps et psyché peut être présenté comme reflet réciproque. Ainsi A. et L. Lowen (1977) présentent la bio-énergie comme un "moyen de comprendre la personnalité par le biais du corps et des processus énergétiques qui s'y déroulent... Le corps et l'esprit sont fonctionnellement identiques, c'est-à-dire que ce qui se passe dans l'esprit reflète ce qui se passe dans le corps et vice-versa" (op.cit. p. 13), et les processus énergétiques organisent ou bloquent l'harmonie de leurs relations.

3. Le corps comme expression de la psyché et interprète de l'inconscient

Selon Le Camus "Le corps subtil (pris ici au sens de représentation), c'est essentiellement un corps porteur de significations, un sema-phore en quelque sorte, une chose qui parle (res loquens)". Mais il y a ici deux façons d'utiliser l'image proposée : l'on peut supposer simplement que le corps exprime la pensée, les émotions, les sentiments conscients ou ressentis, par le langage verbal ou non verbal ; ou bien le sens qu'il porte provient de l'inconscient, de l'imaginaire, du lieu d'un autre discours. Dans ce cas le trouble physique, le geste ou la parole seraient le symptôme associé à cet autre discours, celui de la défense, du désir ou du manque, innommables et inconscients.

Le corps pourrait ainsi être porte-parole de soi ou de l'autre extérieur (Narcisse pour Echo !, mais en termes psychanalytiques cet autre lui aliène le sujet à sa demande), ou intérieur (dédoublement et refoulement constitutifs de ce langage autre qu'est l'inconscient). Deux exemples, théoriquement dissociés, peuvent être évoqués ici : le langage du corps chez l'hystérique et chez le mystique. Dans l'hystérie le conflit psychique se "convertit" en symptômes corporels paroxystiques (convulsions et pantomimes) ou durables (contractures, cécité, paralysies), sans cause organique décelable. Le fantasme s'incarne sur le mode du compromis permettant la réalisation substitutive déguisée du désir interdit. A vrai dire c'est souvent la partie du corps qui aurait pu servir à la satisfaction du désir qui se trouve mise hors circuit, preuve que ce n'est pas tant le désir qui est satisfait (force de l'interdit), mais son expression ; ce qui peut expliquer le fait que le malade n'est pas angoissé et tolère son symptôme. L'hystérique vit les métaphores au lieu de les parler. Incapable de maîtriser l'imaginaire, il tend inconsciemment à l'érotiser et à y prendre du plaisir. Mais le symptôme hystérique est aussi un message, un appel à l'autre. La demande, inconsciente de la femme hystérique s'adresse à l'homme, tandis que celle de l'homme hystérique s'adresse à la société.

Le mystique est lui aussi porté à construire un langage du corps pour parler ce qui ne peut se savoir ni se dire. Pour reprendre le fameux "es spricht" (ça parle) de Nietzsche, le mystique donnerait à entendre, sans le bruit des mots, un discours venu de l'au-delà. Par les prodiges corporels associés à l'ascèse, à l'insensibilité à la douleur, aux lévitations, aux stigmates ou aux visions prémonitoires... il donne à voir un "essentiel" qui justement n'est pas de l'ordre du corporel : il est le medium en qui s'incarne l'Idée, la Valeur, l'Appel. Il ne s'agit pas ici de discuter du caractère simulé ou non de telles expériences, ni à plus forte raison de contester la validité des croyances communes qui les accompagnent. On peut seulement dire que, pour les individus concernés, ces expériences participent fondamentalement des processus constructifs de la personne, ou des difficultés et déviations qui caractérisent ces processus.

4. Le corps comme avoir et instrument maîtrisé :

Dans le contexte éducatif, médical et scientifique actuel, le corps est objectivé, considéré comme un "mien", un objet possédé, dont je dois prendre soin, un instrument sophistiqué qu'il me faut ménager, activer, programmer par des apprentissages rationnels et dosés, que je dois faire fonctionner au mieux de ses capacités optimales, ni trop ni trop peu. Tel est le corps adroit, selon l'expression de Le Camus, tel est le corps sportif. Comme l'indique M. Bernard (1973) le sport est "une expérience du corps subjectivement vécu en tant qu'éduqué, consciemment, intelligemment construit, incessamment et volontairement perfectionné, comme l'expérience d'un corps en mouvement éprouvé totalement et d'une façon réglée dans son intentionnalité autonome qui le contrôle volontairement et lui donne une signification. Le sport s'applique toujours à affronter un obstacle auquel il se mesure et qui lui donne une mesure".

En tant qu'instrument le corps fait partie du milieu en même temps qu'il permet à l'individu de s'adapter au milieu et de le maîtriser. Il n'y a aucun paradoxe à faire de notre corps un milieu parmi les autres, partie originale mais intégrante de l'ambiance générale. Mais "si le corps est conduit comme un objet, un moyen, un appareil à, il devient alors la plus encombrante et la plus opaque de mes propriétés. Je puis au contraire choisir de l'entraîner à titre de coopérateur dans mon effort de libération. Il n'est pas alors un esclave, il est confondu à moi-même tout entier avançant ou reculant" (Mounier, 1946, in 1961, I, p.774).

NOTES

- (1) Voir LACAN (J.), "Au delà du principe de réalité" ; "Le stade du miroir comme formation de la fonction de Je" ; "L'agressivité en psychanalyse", Ecrits, 1966, Paris, Seuil.
- (2) Les premières réponses pseudo-imitatives sont d'ailleurs appelées écholalies, échopraxies...

BIBLIOGRAPHIE

- AJAR E. (1974) *Gros Câlin*, Paris, Mercure de France.
- BERNARD M. (1973) Rubrique Sport, *Encyclopedia Universalis*, T.15, pp.305—308.
- BOURDIEU P. (1977) Remarques provisoires sur la perception sociale du corps. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* T.14, pp.51—54.
- LE CAMUS J. (1984) *Pratiques psychomotrices*, Bruxelles Mardaga
- LOWEN A. et L. (1977) tr.fr.1978, *Pratique de la bio-énergie*, Paris, Tchou
- MOUNIER E. (1946) *Personnalisme et Christianisme*, 1961, T.I, pp.481—652
- MOUNIER E. (1961) *Oeuvres*, 4 volumes, Paris, Seuil.